

« Poèmes pour accompagner des photographies tunisiennes de Lorand Gaspar »

James Sacré

*Urgences*, n° 33, 1991.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/025671ar>

DOI: 10.7202/025671ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

**James Sacré**

**Claude Beausoleil**

Poèmes pour accompagner  
des photographies tunisiennes  
de Lorand Gaspar

James Sacré

Ce qu'on ressent d'abord c'est qu'on pourrait surtout se  
perdre dans cela qui est parfaitement dessiné mais si massi-  
vement fragile (et ça n'en finit pas de se défaire),

Se perdre aussi bien dans les sables

Que dans l'emportement lent des nuages.

Les deux étendues, où cherche le regard, sont habitées du  
même vide insaisissable (le vent mêlé au temps); on aimerait  
pouvoir être la tranquillité très mince des dromadaires qui  
s'en vont passer par l'horizon.

Où rien de plus précis, pourtant, ne paraît

Le noir et blanc comme un œil  
Qui passe à travers les couleurs  
Avec sans doute un désir  
D'éternité.

L'éternité comme un leurre.

---

Une koubba ressemble un peu  
À la boîte de l'appareil photo.  
Et la photo resterait  
Où le monde est visible pour de vrai.

---

Maintenant le regard du poème  
Comme un objectif ouvert:  
La photo sans fin là devant  
Où elle est visible pour de vrai.

Ce qu'il y a sur la photo se trouve parfois  
Comme tout près des yeux: on viendrait par exemple  
De participer à la construction de ce qui est au premier  
plan, on s'écarte un peu  
Pour vérifier l'appui d'un léger dôme sur une assise  
trapue;  
L'ensemble arrange des endroits d'ombre avec les fins  
couteaux de la lumière  
Et dans ce plaisir d'être à la bonne distance pour  
apprécier  
Viennent aussi des choses qui sont beaucoup plus loin,  
Belle profondeur de champ dans la photo et celle  
De la mémoire et du cœur, rien qui reste  
À la seule surface des yeux, celle de l'histoire  
Immense et matériau modeste (sans doute que l'éternité  
est fragile) on n'est plus très sûr  
De ce qu'est le temps; l'envie  
De caresser cette photo.

On s'assoit à l'ombre d'un mur dans le temps qui vient  
Mais tout aussi bien dans le plein soleil. On attend.  
On n'attend rien.

On regarde longtemps devant soi pour savoir à la fin (on  
le savait déjà)

Que la couleur du jour est l'essentiel, ou celle

D'un petit bâtiment blanc tout seul

Comme dans une prière au dieu qu'on dit être le seul; qui  
est le monde,

Et peut-être rien d'autre. La solitude est un mot vide.

Le petit bâtiment strict. Comme un cœur silencieux.  
Comme de la pierre et de l'esprit. Même si le sable l'envahit.

L'éternité comme un clin d'œil

---

Pour échapper au temps  
Avec sa couleur qui change  
Le photographe... etc.

---

La photo voudrait quoi garder?